

# Revue

du

# Monde Egyptien

(Review of the Egyptian World)

MARIUS SCHEMEIL BEY, Directeur.

Le travail porte en lui-même sa récompense.

## Table des Matières

- 
- |  |  |
|--|--|
| I. M <sup>me</sup> R. L. DEVONSHIRE .. | Promenades au Caire. — La<br>mosquée d'Ibn Touloun.  |
| II. ELIE SIDAWY.....                   | Les foires ou mouleds de<br>l'Islam. — Les santons.  |
| III. RENÉ TASSO .....                  | Les cavales.   |
| IV. GASTON PICHOT.....                 | La gloire.   |
| V. Cap. M. DU BLED.....                | Gravure.   |
| VI. HENRI MUNIER.....                  | Bonaparte en Egypte. — Hier<br>et aujourd'hui.       |
| VII. VICTORIA ARCHAROUNI...            | Impressions de Jérusalem :<br>La vie à l'orphelinat. |
| VIII. ANTOINE ZARY.....                | L'amour sur les Cimes. Ro-<br>man inédit. (Suite).   |
- 

CARNET : *de l'amateur* (éphémérides rétrospectives de l'été 1921), *du Politicien*, *de l'Agriculteur*, *de l'Archéologue*, *du Chroniqueur*, *du Collectionneur*, *de Morums*.

---

TABLE DES MATIÈRES : (Tome I, N°s 1 à 12 — Décembre 1920-  
Novembre 1921).

---

LE CAIRE — 8, Rue Cheikh Aboul-Sebaa.

La Publicité est l'âme du Succès.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS  
**S. et S. SEDNAOUI & Co. Ltd.**

Le Caire, Alexandrie, Mansourah  
(Egypte)

Paris, Lyon, (France)

*Les plus vastes et les plus riches assortiments  
de toute l'Egypte.*

*Pour paraître prochainement*

**CONTRE L'OUBLI**

RECUEIL DE POÈMES  
1914-1920

PAR

MARIUS SCHEMEIL

*1 beau volume de 350 pages: Prix P.T. 25*

Il n'en sera tiré que 500 exemplaires.

Souscrire dès à présent chez l'auteur : 8, Rue Cheikh Aboul  
Sebaa (Quartier Ismaïlia), Le Caire.

Plus tard, en vente, Prix P.T. 32



# Revue du Monde Egyptien

MARIUS SCHEMEIL BEY, DIRECTEUR

---

---

## PROMENADES AU CAIRE

---

### La Mosquée d'Ahmed Ibn Touloun

Pour quiconque s'occupe d'histoire et d'art, même en simple dilettante, le Caire est bien la ville la plus intéressante qui soit au monde, chaque époque de l'histoire des différentes civilisations y ayant laissé de nombreux et précieux vestiges.

Le domaine de l'archéologie musulmane, tout en étant moins étendu peut-être que les immenses terrains de l'Égyptologie, offre cependant un champ moins connu, moins exploité et, par conséquent, beaucoup plus susceptible de récompenser les chercheurs qui en ont fait une étude spéciale. La littérature historique arabe abonde en documents d'une grande valeur ; les architectes des sultans mamelouks, doués d'un rare sens historique, ont presque toujours, sous forme de gracieuses inscriptions, donné la date et le nom du fondateur de leurs monuments, et la beauté de ces chefs-d'œuvre devrait suffire

pour exciter l'admiration et la curiosité de tous ceux qui ont l'occasion de les voir.

Et cependant il n'est pas une branche de l'histoire de l'art qui soit plus généralement négligée, tant par les étrangers qui viennent en Egypte pour étudier l'œuvre des Pharaons exclusivement, que par les Egyptiens eux-mêmes qui, à part de rares et admirables exceptions, en savent encore moins sur l'histoire de leur propre pays que sur celle des principaux pays d'Europe. Il serait pourtant facile d'en acquérir quelques notions en visitant d'après un ordre chronologique et en commençant par les plus anciens, les charmants monuments du Moyen-Age qui existent encore au Caire.

Je conseillerais à un nouvel adepte de commencer ses promenades archéologiques par la mosquée d'Ahmed Ibn Touloun. Pour y arriver en venant des quartiers européens, il faut d'abord se rendre à la place nommée Sayeda Zeinab d'après la grande mosquée du XVIII<sup>e</sup> siècle qui s'y trouve; on y voit aussi un *caracol* ou poste de police, bâtiment fort laid, comme le sont du reste tous les *caracols* du Caire. Prenant ensuite la rue étroite et tout à fait orientale d'aspect qui s'appelle ici la rue Marassine, mais qui devient ensuite la rue Saliba, on continue jusqu'à un petit tournant montant vers le sud qui porte le nom de Bir el Ouataouit (1) et qui vous amène au pied des marches conduisant à la mosquée.

Je n'entreprendrai point ici de la décrire en détail, ce travail ayant été fait d'une façon admirable par M. Corbet Bey (2) en anglais, et en arabe par Youssef effendi Ahmed (3). Quoique en ruines depuis bien des siècles, la mosquée d'Ibn Touloun constitue encore un des plus beaux monuments d'architecture musulmane qui se puissent voir, et on en trouve des dessins ou des photographies dans tous les manuels d'architecture.

C'est la plus ancienne mosquée du Caire, ayant été construite en l'année 876 de l'ère chrétienne.

Celle de 'Amr ibn el 'Aas, au Vieux Caire, occupe un site

(1) Puits des Hironnelles ou des Chauves-Souris, le même mot arabe ayant les deux significations.

(2) Journal of the Asiatic Society. 1891.

(3) Le Caire 1917.



plus ancien, mais elle a été détruite et rebâtie tant de fois qu'il est fort douteux qu'il reste rien de la mosquée primitive, tandis que les ruines de la mosquée d'Ibn Touloun nous donnent une idée assez nette du plan et des nobles proportions de cet édifice grandiose.

Il est situé sur une colline, et c'est par un escalier de pierre que l'on accède à la cour extérieure (ziâda); l'entrée de la mosquée proprement dite se trouve à l'un des angles de sorte que, dès le premier coup d'œil, on aperçoit une longue et impressionnante suite d'arcades en ogive reposant sur des piliers rectangulaires d'une telle hauteur qu'ils paraissent élançés malgré leurs énormes proportions.

Avant la construction de cette mosquée, les architectes musulmans avaient l'habitude de prendre à des églises coptes (1) et même à d'anciens temples égyptiens, les colonnes cylindriques et faites d'un seul bloc dont ils avaient besoin pour leurs mosquées. Maqrîzy raconte qu'Ibn Touloun, cependant, désirait ménager les chrétiens d'Égypte et que c'est à cause de ce scrupule qu'il refusa de laisser bâtir sa mosquée par des architectes grecs fort renommés qui lui demandaient trois cent colonnes d'église pour construire un édifice digne d'un si grand roi.

Ceci vint aux oreilles d'un architecte copte qui avait été employé précédemment par Ahmed et qui, ayant encouru son déplaisir, (2) était alors en prison. Il réussit à faire dire à son maître qu'il se chargeait de lui bâtir la plus belle mosquée du monde sans employer une seule colonne, sauf deux petites pour le mihrâb (3). Ibn Touloun, charmé, fit mettre en liberté son architecte et lui fit fournir tout ce dont il pouvait avoir besoin.

Cette historiette n'est probablement pas authentique : d'après une autre thèse beaucoup plus vraisemblable, la raison

(1) De même, aux premiers siècles du christianisme en Italie, les architectes chrétiens utilisaient des colonnes prises à des temples païens.

(2) Il avait eu le malheur de laisser traîner du mortier frais sur lequel le cheval de l'émir avait glissé.

(3) *Mihrâb*, niche à prière.



pour laquelle cette mosquée fut construite en briques revêtues de plâtre, plutôt qu'en pierre des carrières voisines, est qu'elle aurait été copiée de propos délibéré sur la mosquée de Ouâthek Ibn Motassim à Samarâ en Mésopotamie, lieu d'origine du fils de Touloun (1). Les ruines de cette mosquée présentent en effet une disposition toute semblable au plan de celle qui nous occupe et, de plus, cette hypothèse expliquerait la position et la forme insolite du minaret qui a, lui aussi, sa légende plus ou moins authentique.

Ibn Touloun s'enorgueillissait à juste titre de son activité infatigable et professait le plus grand dédain pour les paresseux et les oisifs. Ayant pourtant été surpris un jour qu'il rêvait et que ses doigts, sans y penser, roulaient un bout de papier en spirale, il se hâta d'alléguer une raison pour cette occupation futile et commanda que l'on appelât son architecte. «Voici, lui dit-il, la forme que tu donneras au minaret de ma mosquée ; je t'ai de mes propres mains préparé le modèle ».

On raconte beaucoup d'histoires intéressantes sur ce prince, un des souverains les plus capables qui aient régné sur l'Égypte. Il fonda plusieurs édifices d'utilité publique, tels que des dispensaires, un asile d'aliénés, et même un abreuvoir pour les bestiaux. On voit encore près du village de Bassatin au sud du Caire, les restes d'un aqueduc qu'il avait fait construire pour amener de l'eau au pied du Moqattam et qui avait été exécuté par le même architecte que la mosquée ; les arches de l'aqueduc présentent du reste la même forme ogivale que les arcades de la mosquée.

Ici encore nous devons à Maqrizy une anecdote pittoresque ; il nous apprend qu'Ahmed était particulièrement fier de cet ouvrage et s'offensait de ce que les Égyptiens n'appréciaient pas suffisamment l'eau fraîche que leur apportait l'aqueduc, et nous cite, d'après El Qodây, l'épisode suivant, tiré de l'autobiographie du Cheikh Mohammed ibn 'Abdallah ibn 'Abd el Hâkim el Fiqih : Une nuit, j'étais dans ma maison, lorsqu'un des esclaves d'Ibn Touloun arriva et me dit : «L'émir te deman-

---

(1) Voir sur ce sujet et sur celui du minaret les arguments concluants du capitaine Creswell, *A Brief Chronology of Muhammadan Monuments*.



de ». Consterné et épouvanté, je me mis en selle : l'esclave me conduisit en dehors du chemin et je lui dis : « Où me mènes-tu ? » « Au désert, dit-il, c'est là qu'est l'émir ». Persuadé que ma mort était imminente, je m'écriai : « Que Dieu me protège, moi faible vieillard ! sais-tu ce que l'émir veut de moi ? Aie pitié de moi ! » Et il me dit : « Evite de parler mal de l'aqueduc ». Je continuai à chevaucher avec lui et, soudain, j'aperçus une lumière dans le désert et je vis Ibn Touloun à cheval devant la porte de l'aqueduc, une torche enflammée à côté de lui. Je mis pied à terre et le saluai, mais il ne répondit pas à mon salut ; je lui dis : « O Emir, ton messenger m'a pressé et fatigué, j'ai grand soif, daigne me permettre de boire ». Il fit signe à ses pages de m'apporter de l'eau, mais je dis : « Non, j'en prendrai moi-même ». Et tandis qu'il me regardait, je bus et je bus jusqu'à en être gonflé et prêt à éclater et, à la fin je lui dis : « O Emir ! que les rivières du Paradis te désaltèrent ! Je ne sais ce qui est le plus rafraîchissant, la douceur et la pureté de cette eau ou *l'odeur délicieuse de l'aqueduc* ». Et il dit en me regardant : « J'ai besoin de toi, mais pas maintenant, laissez-le s'en aller ». Je me retirai et l'esclave me dit à voix basse : « Tu as atteint le but ». Je lui répondis : « Que Dieu te récompense, car sans toi j'étais perdu ».

Du faubourg d'el Qatây, qu'Ahmed Ibn Touloun bâtit sous les hauteurs au nord-est de Fostât, la première capitale de l'Égypte mahométane, rien n'est resté que sa grande mosquée ; les bâtiments qui l'entourent sont beaucoup plus récents. La date de la mosquée se trouve dans une inscription en caractères coufiques, la plus ancienne inscription musulmane de ce pays, dont Marcel (1) nous a laissé un dessin et une traduction ; une grande partie de cette inscription, en deux fragments, a été fixée sur un des piliers du portique sud-est. D'après les anciens chroniqueurs, cette mosquée devait être resplendissante de richesse et de beauté, et il reste encore des traces de dallages, de marbres, d'inscriptions en bois sculpté et d'ornements en plâtre travaillé tout différents comme style de ceux de l'époque fatimite.

(1) *Description de l'Égypte*, état moderne, Atlas, vol II, pl. E. & G.



Plusieurs additions y furent apportées durant les siècles qui suivirent. Un beau mihrâb de stuc se trouve adossé à l'un des piliers; l'ornementation en est très riche et comprend un des premiers croissants à être utilisé comme motif décoratif, ainsi qu'une inscription en beau coufique fatimite constatant que cemihràb fut placé là par El Afdal, fils de Badr el Gamaly, en 1094.

La coupole qui se trouve au centre de la vaste cour surmontait autrefois un bassin d'eau et date de la restauration de la mosquée par le Sultan Lâgin en 1276. A cette époque, la capitale de l'Egypte avait été transférée à un autre quartier plus près de la Citadelle et la mosquée, hors d'usage, était en fort mauvais état; on la croyait hantée et les fidèles n'y venaient plus pour prier; une seule lampe y était allumée et le muezzin qui chantait l'appel à la prière craignait d'en dépasser le seuil. Un émir mamelouk, qui avait assassiné un prince pour des raisons politiques, poursuivi par les partisans du mort, trouva un refuge parmi les arcades sombres de la vieille mosquée en ruine, et jura solennellement de restaurer l'abri auquel il devait la vie. Etant appelé au trône d'Egypte en 1296, il tint son serment: cet émir, Hossâm el Din Lâgin el Mançoury, paraît avoir été un homme estimable malgré le meurtre en question, car l'Egypte fut heureuse et prospère sous son règne et, lorsqu'il entra en convalescence après une grave maladie, le peuple entier se livra à des réjouissances publiques. C'est un accident de polo qui avait causé cette maladie; les émirs et les sultans mamelouks, cavaliers émérites, jouaient tous au polo, jeu qui paraît avoir été importé de la Perse.

Du haut du minaret d'Ibn Touloun, on a une vue superbe de la ville du Caire avec ses innombrables coupoles et sa forêt de minarets. Au dessous, le regard plonge dans les ruines de la mosquée de Sarghatmich dont la coupole n'est pareille à aucune autre au Caire. Cette mosquée fut fondée en 1356 par un des émirs turcomans du Sultan Hassan.



---

---

# Les Foires ou Mouleds de l'Islam<sup>\*</sup>

## Les Santons

**Santons d'Égypte et d'Orient. — Quelques anecdotes. — Origines des mausolées. — Santons imaginaires.**

De tous les peuples de l'Islam, il n'en est pas, je crois, de plus crédule, de plus suggestible, que le peuple égyptien. Nul n'est moins malin, ni aussi prompt à décerner des brevets de sainteté à l'Imposture, à la Bêtise, à l'Extravagance, voir même à la Folie et à la Malpropreté,

Que de fois n'ai-je point rencontré au tournant des chemins, de pauvres hères, la tête nue saupoudrée de poussière, ou coiffée d'une énorme tiare aux couleurs bariolées, le torse à peine voilé de quelques guenilles et suintant de crasse, marchant, appuyés sur un bâton, ou balançant les bras, accroupis ou couchés, sombrement taciturnes, ou débitant des propos saugrenus !

D'autres, des exaltés, s'en vont résolument devant eux, les cheveux en broussaille, les yeux hors de leurs orbites, parfois la face rongée d'ulcères, et de temps à autre bondissant et crachant de leur bouche écumeuse les discours les plus décousus et les plus incohérents. Ils prophétisent... prétend le « vulgum pecus ».

Dans le nombre il y a de vilains farceurs, il y en a d'imbéciles. Qu'il s'en trouve aussi quelques gens de bonne foi, animés d'un certain esprit de piété, je n'y contredis point, car je

---

(1) Voir la Revue N° 11, page 691.

craindrais d'errer en généralisant, mais ce doit être, je suppose, l'infime minorité.

Badauds et naïfs accostent les uns et les autres en leur baisant respectueusement la main et en la portant au front. Quelques-uns y glissent de la monnaie. D'autres revêtent leurs hardes en guise de talisman contre le mauvais œil ou comme porte-bonheur. Tous recherchent leur société, et implorent leurs bénédictions. De leur vivant, on les sacre « Cheikhs » (1), saints privilégiés d'Allah, même s'ils sont fous, car la croyance populaire veut que la Divinité habite la substance grossière que l'esprit a déserté pour le Ciel. Telle est aussi le thème des « Senoussiya » (2).

On les appelle « Derviches » (3) en Perse et dans les Pays d'Orient. Et ces personnages intéressants ou non — c'est affaire de goût — ne le cèdent en rien, en fait d'excentricité, à leurs confrères d'Égypte. Qu'on en juge plutôt par ce trait qui m'a été conté par un témoin oculaire, absolument digne de foi :

Il y a trois ans, une matrone appartenant à l'un des Harems les plus en vue de Damas, sortait à la promenade, accompagnée de sa suite. L'histoire ne dit pas si elle était plantureuse. Le fait est qu'elle excita l'appétit furieux d'un derviche qui débouchait sur son passage, et bien qu'il fut repoussant et nu jusqu'à la ceinture, un courant magnétique attira l'un vers l'autre les deux sexes, le laid et le beau, qui ne tardèrent pas à rouler sur la chaussée en une suprême étreinte. Un passant châtouilleux, se souvenant de l'acte filial de Sem envers son père Noé, s'empressa de jeter sur le couple son manteau, et les figurants purent ainsi jouer la pièce jusqu'au bout sans encombre.

Au baisser ou plutôt au lever du rideau, la matrone fut

(1) Ce terme signifie littéralement « vieillard ». Et comme le vieillard c'est l'homme vénérable par excellence, cette appellation a été étendue d'abord aux chefs religieux ou de tribus, ensuite à l'homme de bien, remarquable par ses vertus, mort en odeur de sainteté ou à son tombeau. En latin « senex », d'où sénateur.

Le mot arabe « ouali » exprime à peu près le même sens que « Cheikh » mais répond beaucoup plus à l'expression française de « saint homme ».

(2) Cf. R.P. Petit, op. cit. page 48.

(3) Il s'applique aussi en Égypte aux membres de certains Ordres religieux, ainsi que je l'ai déjà signalé.



félicitée par ses suivantes, ses amies l'envièrent, et le mari, mis au courant de l'aventure, loin de s'en offusquer, s'estima fier de l'honneur dont sa moitié venait d'être l'objet et qui rejaillissait sur lui par ricochet.

Tout autre est le type du Derviche (Douvana) du Turkestan : « Enveloppé dans une ample robe brune serrée aux reins par une large ceinture de laine, la tête coiffée d'une espèce de bonnet conique en poil de mouton, il vit à la grâce de Dieu, couche où on lui offre un gîte et emporte sur lui toute sa fortune ». C'est quelque peu le type du mendiant égyptien. Mais il est au surplus « médecin et astrologue, et paye en remèdes, en horoscopes, ou en prières, ceux qui lui ont donné l'hospitalité » (1).

Revenons à l'Égypte.

Au cours d'un voyage que j'entrepris récemment à Simbellawein, près Mansourah, on me signala la présence d'un homme qui me frappa par l'étrangeté de ses allures et l'indécence révoltante de sa mise. On l'appelait « Cheikh Ibrahim Heneiche », et cet individu déambulait, paraît-il, jour et nuit, à travers les rues de la localité, ne se lassant pas de divulguer aux quatre vents du ciel avec un cynisme imperturbable, les mystères éhontés des alcôves.

Une notabilité de l'endroit professait pour lui une dévotion sincère, au point qu'il le regardait comme le membre le plus cher de sa famille, pourvoyant à tous à ses besoins, satisfaisant à tous ses caprices.

Un jour, il tomba en déconfiture. Ses créanciers le poursuivirent, et la procédure se déroula méthodique, inexorable, sans cependant inquiéter outre mesure le débiteur, fort de l'appui moral du Cheikh. Puis l'heure de l'expropriation sonna. Dissimulant un talisman de ses haillons sous un vêtement propre de dehors, il affronta l'audience des criées pour solliciter une remise qui lui fut refusée sans pitié. On vendit ses biens, et le jour de la mise en possession, il pria le santon de l'assister, mais sa présence n'ayant servi de rien, il dut déguerpir. Sa foi eut-elle à souffrir de tant d'épreuves ? Nenni. Elle en sortit

---

(1) Voir *L'Illustration*, vol. 72, p. 339.



plus inébranlable que jamais. Car, bien que désormais dépouillé de la fortune, il n'en continue pas moins, grâce à la générosité de quelques âmes charitables, de vivre dans l'aisance. Et comme par le passé, il a pour commensal le « Cheikh Ibrahim », son « Cheikh », demeuré pour lui quand même le fétiche bienfaisant.

A propos de la vénération qui entoure en Egypte les santons ambulants, je me remémore une anecdote fort hilarante dont une de mes connaissances fut le héros involontaire.

Dans les rues de Mansourah apparaît souvent, surtout à l'heure de la canicule, un pauvre hère de nègre, misérablement habillé, pieds nus, de même que la tête aux cheveux crépus et cendrés, et je ne saurais affirmer s'ils le sont de par le grand âge, ou bien barbouillés avec de la poussière. Deux yeux flamboyants émergent d'une face d'ébène, striée de terre grisâtre. Par son mutisme opiniâtre, son air hébété, et sa démarche capricieuse, car à peine a-t-il tracé quelques pas qu'il s'arrête soudain, et rebrousse chemin, comme pour « chercher un homme », le « Cheikh Farag », c'est ainsi qu'il est connu, est une idole aux yeux d'une certaine catégorie de gens simples de la ville et de de la banlieue. On le lui prouve de mille manières, et sa main se tend automatiquement aux baisers, quand elle n'est pas occupée à gratter sa tête pouilleuse.

Il existe par ailleurs un autre nègre, celui-là un homme « comme il faut », un chrétien attaché à une administration de l'Etat que je ne veux point nommer. A tort ou à raison il passe pour un dandy, tant sa mise est recherchée.

Or, un jour qu'il rejoignait en voiture le siège de ses occupations, il fut accosté en cours de route par un groupe de gros bonnets d'un village voisin, qui, l'apercevant firent signe au cocher de stopper. Descendu du véhicule, l'employé fut aussitôt entouré, salué, choyé et comblé de mille tendresses, et l'on s'arrachait ses mains pour les embrasser. Il n'y voyait goutte le brave garçon, à ces salamaleks auxquels il n'était guère accoutumé, et se défendait de son mieux, tout en gratifiant les manifestants de force sourires esquissés par deux belles rangées de dents nacrées, ce qui ne fit que les enhardir. L'un lui caressait la taille, l'autre contemplait avec des regards



de convoitise son épingle à cravate, et quelqu'un lui frôlant la jaquette, lui demanda à brûle-pourpoint : « Qui donc t'a doté de ces beaux vêtements, Cheikh Farag ?... » Et alors seulement ses yeux se dessillèrent à la réalité, il saisit le mot de l'énigme, mais ne goûta pas beaucoup la plaisanterie, et il se fâcha tout rouge (?). Il se serait laissé aller à des voies de fait contre ses adorateurs, si des amis qui passaient là par hasard ne s'étaient interposés. Ceux qui connurent cette histoire en rient encore.

Le nimbe de sainteté dont on se plaît à auréoler les Santons de leur vivant, rayonne davantage et acquiert plus d'ampleur après leur trépas.

Le premier prodige qu'on leur attribue c'est de monter au ciel sur les ailes des Anges, le jour même des funérailles. En effet, à un point donné du trajet suivi par le convoi, les porteurs de la couche funèbre, hypnotisés sans doute par la crédulité ambiante, se mettent à courir à toutes jambes : « Le cheikh, s'écrie-t-on de toutes parts, s'envole ! » Et le cortège de s'ébranler à son tour au pas de gymnastique. Il n'y a pas longtemps j'assistai à pareille scène, mais par malheur l'apothéose en fut gâtée par le passage du Commandant en chef de la Police. C'était un homme intelligent et de poigne, lequel, voyant le manège, fit distribuer quelques coups de fouet par ci par là, et réussit ainsi en un clin-d'œil, à modérer les ardeurs mystiques.

Parmi les Santons, il en est auxquels on prête le désir d'être inhumés aux bords d'un canal à l'ombre d'un sycomore, sur un tertre, en un point déterminé du cimetière. Et alors le convoi se déroule en zigzags, s'avance ou rebrousse chemin, jusqu'à ce que les porteurs de la dépouille funèbre s'arrêtent net, prétextant de la pesanteur du fardeau. « C'est-là, déclarent-ils, que le Cheikh a choisi son lieu de repos ». Force est de leur obéir (1).

Il y a quelques années, un Cheikh originaire de la province de Charquieh, dit « Abou Ché'échâ » (l'illuminé), décédait à Dieu, près Simbellawein, laissant une jument superbe

(1) Cf. Legrain, op. cit. page 78, à propos d'Aboul Haggag patron de Louxor.



qui faisait sa joie, et qui ressentit de la mort de son maître un vif chagrin. Aussi ouvrit-elle le cortège. Arrivée sur un tertre et précisément à l'endroit où s'élève actuellement le mausolée du Cheikh, elle se mit à hennir, à piaffer, et à gratter le sol. Visiblement elle voulait marquer le lieu où son maître désirait être enseveli, et sur-le-champ, les fossoyeurs creusèrent la tombe. Depuis lors, le Cheikh est devenu le patron d'un « mouled » que les gens du pays tiennent annuellement autour d'un gracieux édicule, muni d'une grille, et où, sous un joli dôme blanchi à la chaux, il dort son dernier sommeil grâce à la munificence d'un propriétaire rural copte de l'endroit (1).

Lo sol égyptien pullule de mausolées. Il y en a partout, sur les berges des cours d'eau, en plein champ, dans les cimetières, au flanc et dans le sein des tertres noirâtres, derniers vestiges des cités orgueilleuses d'antan. Presque toujours, ils se dressent sous la protection d'un arbre aux puissantes ramures, à côté d'un sébil (fontaine publique) destiné à désaltérer les passants.

Tous, faut-il le dire, n'abritent point des santons authentiques, il en est qui sont vides, ou qui renferment des ossements qui ne sont pas précisément ceux de l'homme, et pourtant ils sont placés sous le vocable de Sidi Un Tel qui n'a jamais existé. Oyez plutôt :

Quand la Société anonyme du Béhéra prit possession vers 1900 de son immense domaine de la Province de Gharbieh, et que l'ayant défriché, elle s'apprêta à le mettre en valeur, son « bachmo'awen » (adjutant en chef d'exploitation), un indigène musulman, rusé et finaud, imagina, dans le but de coloniser la contrée, de spéculer sur la crédulité légendaire de ses con-

(1) Ce mausolée s'élève dans l'« Ezbet er Ramla », ex-propriété de Khalil bey Ghali qui le fit bâtir de ses deniers pour être agréable à ses fermiers.

Au cours de l'été 1912, le Service des Antiquités extraya du tertre des tablettes et des blocs de pierre recouverts d'hiéroglyphes. Ce qui laisse supposer qu'il existait là une ville pharaonique.

Il est curieux de remarquer que les Santons semblent avoir une prédilection spéciale pour la sépulture en ces lieux considérés pourtant par le peuple comme impurs et qu'il appelle « telal kifriya » (monticules des mécréants).



citoyens. Il commença par construire un mausolée d'imposante structure où il enterra le cadavre d'un animal quelconque en tous cas pas raisonnable, disons le mot d'un âne. Et après l'avoir dédié à un Cheikh de son invention, le Cheikh « Ibrahim el Féqi », il envoya des hérauts dans toutes les directions annoncer que le Cheikh « Ibrahim » étant mort, a eu la bonne fortune de trouver à Constantinieh (1) une sépulture digne de ses vertus et où les prodiges succèdent aux prodiges, et qu'il seyait en conséquence de fonder en son honneur un « mouled ». Telle fut l'origine d'un « mouled » très couru jusqu'il y a 3 ans dans la région de Belcas (2). Par contre, du chef de la supercherie dont il est né, des régions jadis marécageuses et désertes connaissent à présent une ère de prospérité sans cesse progressante en rendements et en population fermière.

Il existe aussi, qui l'eût dit, des Santons femmes, mais le nombre est des plus restreints et le peuple ne leur attache pas généralement grande importance. Car, à ses yeux, la femme est un être inférieur, incomplet sous le double rapport religieux et intellectuel.

Les Egyptiens ne vénèrent pas seulement les Cheikhs à mausolée ; mais très souvent et probablement parcequ'ils n'ont pu se défaire totalement des liens séculaires qui les rattachent au passé, leur culte s'étend aux tertres dénudés, aux « telâl kifriya » restes des antiques cités disparues, où ils vont en pèlerinage, dans la croyance que ces ruines renferment le corps d'un marabout mort de temps immémorial, et qu'ils affublent d'un nom de fantaisie. En réalité, que représenterait-il ? A mon

---

(1) Localité de la voie ferrée entre Belcas et Kafr ech Cheikh, fondée par la Société du Béhéra.

(2) Ce récit je le tiens de A. bey I., notable musulman de Mansourah ; il m'a été confirmé par plusieurs notabilités de la région ; il est même de notoriété publique. La Société ne négligeait rien pour le succès du mouled, et avait notamment créé un champ de course, et fondé des prix. Mouled et accessoires ont été supprimés depuis 3 ans, après avoir rendu tous les services qu'on attendait d'eux. Quant à l'initiateur Sayed Abou... il fut affligé de la surdité trois mois après avoir mis son plan à exécution, emporté par un mal foudroyant au premier anniversaire de l'institution du mouled. Les gens de Belcas voient dans cette triste fin le doigt de Dieu.



avis, les idoles ensevelies avec leurs temples sous les décombres des cités antiques se confondraient avec cette classe de santons imaginaires. Les habitants qui échappèrent à la catastrophe conservèrent le souvenir plus ou moins vivace des dieux qu'ils n'avaient pu sauver et le transmirent aux générations futures qui n'eurent qu'à en modifier le nom en le défigurant tout-à-fait.

Il peut se faire aussi que le culte embrasse quelque saint copte et se soit maintenu sous une appellation différente à travers les temps par des correligionnaires renégats. J'aurai du reste l'occasion de revenir sur cette question assez épineuse, quand je présenterai, au chapitre des foires d'importance secondaire, Sidi-Ibn Salâm.

Parfois, la piété de l'Égyptien s'étend aux arbres. Ainsi, les habitants du Caire vénèrent, mais sans donner à leur culte les apprêts d'une manifestation exubérante, une espèce de jujubier dite « Mandoura », dont les ramures vigoureuses ombragent un coin riant de l'île de Rhodah, et le jardin qui le renferme et qui appartient à la Confrérie des « Ouafaiya » porte son nom. Hommes et femmes lui prêtent une vertu miraculeuse dans le traitement des plaies. Aussi voit-on pendre à ses branches quantité de chiffons provenant de vieux bandages à la place desquels les malades font une application de deux feuilles de l'arbre mirifique. A quelques siècles et à quelques milliers de lieues de distance, cela ne rappelle-t-il pas un peu une pratique autrefois en honneur en Gaule chez les Druides qui attachaient de mystérieuses propriétés curatives à certaines plantes et surtout au gui, dont les baies ressemblent précisément aux fruits du jujubier ?

Il semble donc que malgré son évolution, malgré le temps et l'espace, il demeure toujours en l'homme, cet être si mobile, un fond qui ne varie pas !

Il n'est pas jusqu'aux monceaux de ruines qui ne reçoivent de la dévotion égyptienne.

Quoiqu'il en soit, des monceaux de ruines reçoivent des hommages particuliers sous forme de lumineaire et d'ex-votos, et ces offrandes servent parfois de prétexte à des scènes de dévergondage ; ce qui ne doit pas surprendre du reste, puisque



la licence ne se gêne pas, rarement il est vrai, et la chose m'a été confirmée par des personnes sérieuses, pour conduire ses sacrificateurs jusque sous la coupole d'un cheikh authentique, en plein temple de la prière, transformé en l'occurrence il me coûte de le dire, en lupanar, et où des hommes travestis en femmes, fuyant la lumière du jour, viennent dans l'ombre et le mystère, flirter avec des filles légères, et, pis encore, trafiquer d'un amour éhonté avec des «dames» s'affichant comme honnêtes, mais par trop friandes vraiment de sensations défendues.

De toutes ces turpitudes je ne pense pas que le culte des Cheikhs et des saints en général se soit ressenti. Il ne décline pas, mais il n'est plus tout de même marqué au coin de l'engouement qui le caractérisait avant le XVIII<sup>e</sup> siècle.

A la fin de cette époque il atteignit son apogée, et donna lieu en Egypte et ailleurs à des abus tels qu'il provoqua une vive réaction chez les peuplades primitives de l'Arabie, lesquelles, se basant sur ce principe que «pour se pencher vers l'homme et le combler de ses faveurs, la Divinité n'a pas besoin d'intermédiaire», ou, en d'autres termes «qu'entre Dieu et homme il n'y a d'intermédiaire que Dieu lui-même», commirent des excès sur les tombeaux des saints, même ceux d'El Hussein et du Prophète, qu'elles détruisirent. Les plus farouches d'entr'elles, les Wahabites, entendaient restaurer la Religion dans sa pureté primitive. Mais le fondateur de la dynastie khédiviale, Mohammed Ali, se chargea de les mettre à la raison, et brisa leur puissance.

Par le temps qui court, la dévotion des Égyptiens à l'égard des Santons, à quelque couleur qu'ils appartiennent est, ainsi que je l'ai dit, plutôt stationnaire, et le nombre des mausolées ne progresse point. Sans compter que d'une part la classe éclairée de la société musulmane n'ajoute plus foi aux calembredaines et de l'autre le Gouvernement local a réglé de façon sérieuse la question de l'inhumation. Tous les trépassés, indistinctement, sauf de rares exceptions, en faveur de grands personnages bien cotés ayant pris de leur vivant des dispositions spéciales pour recevoir la sépulture dans des monuments et près de mosquées, le tout édifié par leurs soins et à leurs



deniers, reposent dans des champs clos appelés « qarâfa » ou « gabbàna », situés toujours au sud des habitations. C'est là que ceux qui sentent un faible pour un saint homme lui élèvent si le cœur leur en dit, un mausolée du type déjà indiqué.

Quant aux Cheikhs en mal de sainteté ou en quête de fibusterie, leur pléiade s'éclaircit. Une loi très rigoureuse sur le vagabondage, tend à en interdire l'apparition et à en enrayer le recrutement. Les mœurs publiques y trouvent évidemment leur avantage, les amateurs de couleur locale le regretteront peut-être. Pas trop cependant, car le pittoresque, Dieu merci, n'est pas près de s'évanouir entièrement de la terre des pharaons.

ÉLIE SIDAWY.



---

## Poésies

### Les Cavales

Se dressant tout à coup sous les soleils torrides,  
Les juments dans l'enclos ont henni, reniflant  
Les farouches senteurs de leurs plaines arides  
Dans le simoun brûlant.

Les nomades, un jour, les firent prisonnières,  
Ces vierges de l'Hedjaz et des vastes Soudans,  
Mais le vent du sol rouge a mordu leurs crinières  
De ses baisers ardents.

Pourquoi hennissez-vous, ô fougueuses cavales ?  
Quel mirage héroïque a surgi dans les cieux  
Et quelle vision de marches triomphales  
Eblouit vos grands yeux ?

Oh ! vous souvenez-vous sur les dunes croulantes  
Les furieux galops aux midis éclatants,  
Et dans la fañtasia les courses haletantes  
Et les burnous flottants.

Devant les chefs rangés la danse des almées  
Aux frissons des colliers lourds d'ambre et de corail  
Et les chevaux humant l'ivresse des mêlés  
Se mordant au poitrail.

Ou bien évoquez-vous le repos sous les palmes,  
L'ombrage des figuiers dans la tiède oasis  
Où l'on s'arrête, au soir, près des citernes calmes  
Et des blancs tamaris ?



Vous songez, vous songez aux collines de sable,  
A vos bédouins drapés dans l'ample gandoura,  
Et vous gardez en vous l'espoir impérissable  
Qu'un matin clair viendra

Où vous pourrez revoir le ciel de votre race,  
Où vous pourrez brisant vos entraves de fer,  
De vos jarrets nerveux reconquérir l'espace,  
O filles du désert !

Moi je viendrai vers vous, ivre de chevauchées,  
Vous arracher un jour à vos mornes tourments  
Et je me pencherai pour les folles ruées  
Sur vos naseaux fumants.

Mais quand j'empoignerais vos crinières royales,  
Mais quand je presserais vos reins de mes genoux,  
Mais quand je cinglerai vos croupes, ô cavales,  
Où m'emporterez-vous ?

RENÉ TASSO

### La Gloire

O Gloire, il faut aller vers ceux qui te désirent ,  
C'est aux bons courtisans qu'on donne les faveurs.  
Moi je n'ai pas appris l'art subtil des sourires,  
Ni le langage à l'eau de rose des flatteurs.

Je regarde couler le grand fleuve où se mirent  
L'Aigrette au corps de Cygne et le rose flamant,  
Je me console, ainsi, de ne savoir écrire,  
N'étant ni Jean Aicard, ni Maurice Rostand.

En France nous avons deux cent mille poètes;  
Ils sont sublimes tous et riment savamment.  
Irai-je en ce concert agiter ma clochette.  
Moi qui ne fais que cueillir des fleurs en passant.

Il faudra pour ma gloire un petit coin de terre,  
Là-bas, sous les mangniers fleuris des pays chauds,  
Une humble croix de bois, dressée vers la lumière,  
Avec mon pauvre nom obscur...

...GASTON PICHOT.



## Gravure \*

Accoudée au balustre blanc du Mirador  
 Elle rêve... Sa main de lait, aux ongles rouges  
 Pend, lasse... et, sur ses yeux où pas un cil ne bouge  
 Le soleil incendie un diadème d'or.

Le serronal vert d'eau, parsemé de fleurs roses,  
 Posé sur la cheville, au cuivre bruissant,  
 Comme un grand vase clair sur le tapis de sang  
 Tend son col aminci, d'où jaillit cette rose...

Tout flambe, brace'ets, colliers, pendants d'oreille,  
 Emeraudes, ou rubis des dix doigts, et, pareille  
 A quelque idole au torse éclatant de reliques,

Comme un pas a troublé le patio qui dort,  
 Dans ses yeux bleus de k'hol fulgure un éclair d'or,  
 Et son corps tressaillant rend un son métallique.

Capitaine MAURICE DUBLED.

(\*) Extrait d'un volume à paraître sous peu chez Figuières, éditeur, Paris, sous ce titre : « Haols et Haicks, Moukères et Mousmées ».

---

---

## Bonaparte en Egypte

### Hier et aujourd'hui

Qui ne sait combien le souvenir de Napoléon est demeuré légendaire dans les pays d'Orient ? L'Egypte entre autres, malgré le départ de son conquérant, garde encore fidèles et aimés, sa mémoire et ses exploits.

Il s'est trouvé quelques Français en Egypte pour entretenir pieusement cette survivance et ce culte. Le premier, M. Charles Gaillardot bey y consacra sa vie entière.

Dès les premiers moments de son séjour au Caire, il s'intéressa à la grande épopée des soldats de l'an VII.

Il vit combien cette période était délaissée et méconnue. Quels services il rendrait à l'histoire et à son pays s'il pouvait réunir et faire connaître les documents qui subsistent et qui jamais ne furent recherchés et consultés.

Pendant quarante ans il découvre les mémoires de l'Expédition française dans les importantes collections du Ministère de la Guerre à Paris — sa plus belle trouvaille n'est-elle pas celle du Journal de Kléber ? Il acquiert aux ventes des papiers de famille, des autographes. Il groupe en bouquinant. Qu'il m'e suffise d'écrire, en attendant une description détaillée, que la bibliothèque et les collections Gaillardot Bey sont aujourd'hui les plus complètes sur cette période glorieuse de notre histoire en Egypte.

Mais quel édifice serait digne d'abriter un aussi précieux dépôt ? M. Gaillardot Bey attendit jusqu'en 1911. Un hasard heureux allait le lui révéler.

Durant ce temps, un autre Français, M. Georges Legrain, illustre par sa reconstruction de Karnak et ses travaux d'égyptologie, avait su, par manière de passe-temps, étudier l'Expédition française en Egypte.



Il avait écrit d'une plume brillante et rapide, plusieurs articles sur les soldats lettrés de Bonaparte et avait recueilli les inscriptions gravées jadis par l'armée au cours de sa randonnée victorieuse d'Alexandrie à Assouan. C'était comme une préparation à un ouvrage qu'il publia avec Jean de Metz dans la collection : Aux pays de Bonaparte.

Se trouvant à Karnak en 1911, il écrivit à son beau-frère, M. Hippolyte Ducros, pour lui demander de rechercher si quelques maisons où habitèrent les savants de Bonaparte ne subsistaient pas encore. M. Ducros réussit au delà de ses désirs et quelques jours après, le 17 Mai, il répondit qu'il avait retrouvé, dans le vieux quartier de Nasrieh au Caire, une des maisons dans laquelle avaient logé et travaillé plusieurs membres de la Commission des Arts et des Sciences; le peintre Rigo, le savant naturaliste Savigny, l'artiste Redouté, Villiers du Terrage, Jollois, Fèvre, etc. C'était la seule subsistance: le palais de l'Institut avait été rasé et le quartier-général de Bonaparte, démoli! Grâce au plan, au dessin de la façade, à plusieurs détails de la maison qui figurent dans le grand ouvrage de la *Description d'Égypte*, il fut facile à M. Ducros d'identifier cette maison qui avait été la propriété d'un des plus puissants Mamelouks, lieutenant de Mourad bey, Ibrahim Katkhoda Es-Sennari.

C'était là l'édifice idéal qu'attendaient les collections Gaillardot bey.

Notre compatriote le comprit. Il demanda et obtint facilement que cette demeure du Sennari fut classée monument historique. Le Gouvernement Egyptien accepta et ce geste touche infiniment notre pays. Sur ses instances, l'architecte en chef du Comité de Conservation de l'Art Arabe, M. Patricolo, répara, à titre gracieux, cet antique logis qui menaçait ruine et put consolider adroitement le vieux sérail mamelouk, les moucharabiehs branlantes, les marbres cassés et les portes détachées. Enfin la ruelle qui aboutit devant la façade reçut le nom de Monge qui fut, au Caire, le Président de l'Institut d'Égypte.

N'aurait-elle que ses murs orientaux, la maison d'Ibrahim Es-Sennari enchanterait! Elle est blottie presque au pied de la mosquée de Sayéda Zenab et il faut le fil d'Ariane pour la découvrir dans le dédale des pittoresques rues arabes. Une porte massive et une fenêtre en moucharabieh percent seules la nudité et la hauteur des murs. Toutes les chambres sont groupées, à la musulmane, autour d'une cour carrée qui leur donnent la vue, l'air et la lumière. Le premier étage réserve, pour le plaisir des yeux, une loggia spacieuse et fraîche, un bain turc



et surtout un immense sélamlík au plafond finement sculpté, à la baie de bois ouvragé et à la vasque de marbre nécessaire aux ablutions. Dans les intervalles, des chambres qui ont toutes à leur porte, — ce qui donne une note pittoresque mais fatigante, — deux ou trois marches pour monter ou descendre dans la pièce voisine.

C'est dans ce décor que notre compatriote aménagea, pour le culte de Bonaparte, sa riche bibliothèque et ses objets historiques. Ils sont là où le souvenir les appelait et ils reprennent la place qu'ils occupèrent un siècle auparavant.

Aujourd'hui, le Musée-Bibliothèque Bonaparte forme une attraction que ne distraient pas les chefs d'œuvres de l'Égypte pharaonique et musulmane. Chaque jour des curieux ou des érudits aiment à contempler ces reliques françaises. Lors de son récent voyage, M<sup>r</sup> Clémenceau les vit et en félicita M. Gaillardot bey. L'élite indigène, princes et princesses, pachas, ulémas et cheikhs viennent souvent revivre une période aimée.

Ainsi l'Égypte, qui vit la gloire naissante du futur Empereur, qui reçut de lui, par sa mission scientifique, une première impulsion vers le progrès, cause de sa prospérité actuelle, s'unit émue et reconnaissante, à la grandiose apothéose que la France entière a accordée à Napoléon.

HENRI MUNIER.



---

---

## Impressions de Jérusalem

### La Vie à l'Orphelinat

Jérusalem, 28 Avril, 1918

Je me souviendrai toujours de notre première entrevue ! Elle s'est passée ce matin, dans la cour du Musée, au Couvent.

On est venu m'avertir qu'ils m'attendaient là. J'y suis allée et j'ai vu, adossées contre le mur gris, trente petites statues grises.

« — Grises ? pourquoi ? — » Parce que les haillons qui les recouvrent n'ont plus de couleur. Ce sont des choses incolores, informés, des loques rattachées les unes aux autres par des nœuds et qui pendent lamentablement sur leurs jambes à demi-nues ; grises, parce que les chiffons troués qui enveloppent leurs têtes et qui ont la prétention de les abriter — je ne sais plus si c'est du froid ou du soleil —, ces chiffons aussi n'ont plus de couleur ; grises, parce que les figures émaciées ont depuis longtemps perdu leurs jolies roses ? . . .

Mais au milieu de ces grisailles éclate, superbe, le brillant des yeux, des yeux arméniens si beaux, si expressifs, sous la longue et flexible arcade sourcilière et entre les cils frisés !

Mais en ce moment, les grands yeux noirs, en me regardant, ont une expression inquiète et effarouchée pareille à celle des cerfs captifs.

Ce matin on les a brusquement séparés de ceux avec qui, depuis trois ans, ils avaient vécu toutes les tortures des déportations. Les souffrances communes avaient créé mille liens entre eux, et ces compagnons d'infortune représentaient, en somme, pour ces pauvres orphelins quelque chose de la famille perdue et comme une parcelle de la patrie.

Aussi cette séparation a-t-elle été douloureuse. Plusieurs en ont



pleuré. Ce sacrifice était l'ultime que ces déshérités pouvaient faire au malheur ! et maintenant au seuil de l'inconnu ils frissonnent de crainte, ils redoutent tout.

Ils redoutent surtout cette dame qui les regarde ainsi longuement et en silence. Qu'elle est donc différente des autres femmes, les braves paysannes qu'ils ont connues ! Qu'elle est intimidante, cette dame.

Craintivement, dans un mouvement de défense, ils se serrent les uns contre les autres ; même les tout petits, impressionnés, sans doute, par mon silence, où ils ne savent pas, les chers innocents, démêler ma profonde pitié pour eux, commencent à pleurer à chaudes larmes.

Je veux attirer l'un d'eux dans mes bras pour le rassurer d'une caresse et le consoler. Mais à mon geste ses cris redoublent. Je recommence ma tentative auprès d'un second. . . d'un troisième. . . Vains efforts. Je suis repoussée avec le même insuccès.

Alors pour le conquérir, j'ai recours à des charmes dont je pressent l'irrésistible pouvoir sur leurs cœurs !

Je promets du bon pain, de grandes oranges très douces, de belles robes neuves. . . Je promets d'aimer les enfants bien sages et de devenir leur maman.

De jolis sourires éclairent les pauvres visages.

On se rassure. On commence à me questionner. Même quelques uns se familiarisent au point de me demander s'il y aura une part égale pour tous dans mes dons et dans mon affection ? — « Oui certes ! mes pauvres petits, car la pitié m'a fait pour vous un cœur de mère. Oui chacun de vous aura, sans l'épuiser jamais, toute ma tendresse, toute mon indulgence et toute mon dévouement. »

La réconciliation entre nous est scellée. Et maintenant vite au travail, il y a tant à faire. Il faut les baigner, les coiffer, les habiller de neuf, pourvoir à leur dîner.

Tout cela nous occupe jusqu'au soir.

Enfin la nuit venue nous procédons à leur coucher. Mes aides et moi étendons les matelas sur les dalles, dans la grande salle vide du musée. Les enfants sont couchés côte à côte.

Fatigués par les émotions de la journée, par le bain et par une nourriture inaccoutumée, ils s'endorment tout de suite d'un sommeil paisible et confiant. Nous marchons sur la pointe des pieds.

— « Chut ! dis-je à mes compagnes. Marchez encore plus douce-



ment. Ne troublez pas leur sommeil : c'est leur première nuit de bonheur.

\*  
\*\*

*Dimanche 5 Mai Jour de Pâques.*

Il est midi. Les enfants sont assis sur des nattes dans la cour dallée du musée.

Le soleil est juste sur nos têtes; mais les pins, trois fois séculaires, qui nous ombragent nous protègent de l'ardeur de ses rayons. La brise se joue capricieusement à travers les aiguilles fines et innombrables de de ces arbres gigantesques et projette à nos pieds leurs ombres mouvantes.

Les fleurs du jardin embaument; le bois de jeunes pins, à notre gauche, répand sa bonne odeur de résine; l'atmosphère est imprégnée de parfum, de douceur et d'une chaleur bienfaisante. Il y a du bonheur dans l'air. . .

C'est l'heure du repas.

Les plateaux arrivent chargés de mets.

Nous commençons par distribuer du pain; du pain en abondance. Il n'est pas très blanc, il n'est pas bien monté notre pain! Mais pourrait-on être exigeant quand on sait qu'il y a encore tant de petits enfants arméniens qui meurent faute d'un morceau de ce pain?

Aussi je vous assure on lui fait toujours fête au bon pain! Puis il y a une distribution de soupe et de fromage.

Mais serait-ce Pâques sans des œufs rouges? On n'a jamais vu de vraies pâques sans des œufs rouges. . . du moins c'est l'opinion d'un grand ami de nos petits, puisqu'il vient de leur envoyer une corbeille pleine de beaux œufs rouges.

Ce n'est pas tout notre menu d'aujourd'hui. Nous leur donnons aussi des oranges, puis quelque chose de très bon! Si je ne vous le disais pas vous ne le devineriez jamais, vraiment non, jamais. Eh bien ce quelque chose de si bon c'est du Kounafa! Ceci aussi est un cadeau.

Et maintenant, comment vous décrire la joie des enfants! Mais ne vous avais-je pas dit qu'il y avait du bonheur dans l'air!

Je les regarde, ces pauvres enfants, ils sont presque nus, car les envois de vêtements du Caire ne sont pas encore arrivés. Les uns manquent de robe et les autres n'ont pas de linge. D'autres sont en

chemise seulement et pour les garantir du froid nous les avons enveloppés dans une demi couverture en laine. Mais tout cela ne peut entamer leur joie ni leur confiance.

Ils rient; ils parlent avec volubilité; ils gesticulent; leur yeux brillent.

Avec des regards d'extase ils contemplent toutes les bonnes choses ramassées en petits tas devant eux, puis leurs yeux me cherchent et se posent affectueusement sur moi.

Quelques uns parmi les plus grands, parce qu'ayant souffert d'avantage, apprécient mieux — ceux là quand je passe près d'eux, dans un élan de reconnaissance irrésistible, baisent le pan de ma robe qui les frôle.

Et moi à les sentir si pleinement heureux, à voir souriantes ces figures que j'ai vues ravagées de douleur et rougies par les pleurs, je suis si émue, que, plus d'une fois, d'un geste furtif, pour ne pas les troubler, j'efface une larme qui coule sur ma joue.

VICTORIA ARCHAROUNI.



---

---

## L'Amour sur les Cimes

ROMAN INÉDIT

XIV.

L'abri s'ouvrait comme un trou noir, glacé, silencieux et mal odorant. L'odeur qui en sortait, mélange de trois relents fondamentaux, offensa violemment l'odorat d'Irène. Elle y démêla, très vite, l'acreté de la pipe froide, la punaisie sournoise de l'huile rance et la senteur corrompue de la basane verte. Ce souvenir répugnant des multiples passages d'une tourbe de touristes, peu soigneux de leurs personnes, déplut à la jeune fille. Elle s'imaginait tout différent un abri montagnard ; aussi cette odeur malsaine, dont l'imprégnation infectait les murs de la cabane, poissait tout, flottait partout, puant jusqu'à dix pas devant la porte, au grand air, lui sembla-t-elle, une haleine mauvaise de civilisation délétère venue là, envieusement, pour souiller la vigoureuse pureté des montagnes.

Le savant partageait la répugnance de sa compagne et s'indignait d'un tel mépris des sacros-saints principes de l'hygiène.

C'est en proférant les mots scientifiques de *moffettes*, *émanations putrides*, *gaz méphitiques*, qu'il ordonna aux guides d'aérer largement l'abri.

Les deux montagnards, fort étonnés d'une pareille façon d'agir, qui renversait leur préjugé les plus tenaces, quant à la conservation de la *bonne chaleur* des lieux confinés, se hâtèrent cependant d'obéir à Bonifer, et bientôt, les ascensionnistes purent entrer dans le refuge assaini relativement.

Pour tout dire, il n'en resta pas moins sombre et froid comme une vieille église.

---

<sup>1</sup> Voir la Revue N 1 à 11, 1921.



Irène, de plus en plus désagréablement impressionnée, demanda de la lumière, beaucoup de lumière.

Par fortune, Joseph possédait une lampe de poche électrique, dont il s'empressa de faire jouer le déclat. Aussitôt le refuge s'éclaira faiblement, tout en gardant le secret de ses recoins pleins d'ombre.

Un ameublement des plus sommaires garnissait cet abri, perdu aux flancs de l'Alpe. Il se composait, selon la coutume, d'une massive table, flanquée de quelques chaises de paille ; d'un bâti de bois, posé sur le sol, plein de chaume foulé, jouant misérablement le rôle de lit et de matelas ; d'un petit poêle de fonte, d'une pile de couvertures de laine brune, fort usagées, et d'une armoire scellée dans la muraille. La clef se trouvait sur la serrure, aussi les guides s'empressèrent-ils d'explorer cette armoire. Ils y trouvèrent des cordes de rechange, divers ustensiles de ménage, une lanterne marine (!) et une forte boîte de médicament. Durant qu'ils allumaient la lanterne, Mademoiselle Staimbourg, tristement assise sur un coin de la table, disait à Joseph, déjà occupé à lui enlever ses guêtres trempées de pluie :

— Ce refuge ne risque guère de tenter Messieurs les cambrioleurs, et l'on comprend qu'ici l'hospitalité soit gratuite.

— Estimons-nous heureux d'avoir un abri, dit-il doucement. Quand le feu sera allumé et que nous aurons échangé nos vêtements humides contre d'autres bien secs, vous verrez quel bien-être succédera à...

Elle éclata de rire.

— Où il n'y a rien, l'hygiène perd ses droits !... Nous n'avons pas emporté de rechange, ah ! si ces froides montagnes produisaient la vigne et le figuier, ajouta-t-elle plaisamment, nous leur emprunterions leurs larges feuilles, afin de nous vêtir comme Adam et Eve !

— On peut tourner la difficulté, dit Bonifer en souriant.

Il courut vers la pile des couvertures et après en avoir pris deux, revint vers Irène, qui le regardait faire de ses grands yeux ironiques.

— Je vous engage fortement, lui dit-il, à quitter jupe et corsage, puis à vous rouler dans ces couvertures ; de cette façon vos habits pourront sécher devant le feu ; le poêle ronfle déjà.

Mais les guides prièrent leurs clients d'attendre quelques minutes pour leur permettre de cueillir certaines grosses boules noires, qu'ils allaient aussitôt jeter dans le poêle, après quoi ils se frottaient les mains rudement.

Ce manège intrigua Irène.

— Qu'est-ce donc que ces boules ? fit-elle, essayant d'en ramasser une posée sous la table.

— N'y touchez pas ! crièrent les montagnards ; ce sont... des puces !

— Des puces ? Allons donc !



— Ce sont des puces que le froid a fait mettre en boule, sitôt la chambre réchauffée, vous les verrez se dégourdir, gambiller, puis se jeter sur nous toutes ensemble.

— Horreur ! s'épouvanta Irène.

— C'est pourquoi nous nous hâtons de les brûler, conclurent les guides.

Irène avait bondi sur la table et, de ce perchoir élevé, tout en ramassant autour d'elle ses courtes jupes mouillées, criait à Bonifer, désolé de l'incident :

— Où courir, où ne pas courir afin de ne pas tomber sous la dent de ces hideuses bestioles, ma pauvre horreur ?

— Mieux vaudrait aider les guides à les exterminer, fit-il logiquement

Aussitôt elle descendit de la table et de ses belles mains ramassa les boules scélérates, aidée du savant, qui déployait une adresse et une célérité surprenantes.

Quant tout fut brûlé il ordonna :

— Maintenant vous allez retirer votre robe !

Mais la belle personne secouait la tête sans obéir, elle ne savait comment s'y prendre pour se dévêtir décemment devant ces trois hommes.

Bonifer devina l'émoi de sa pudeur alarmée et lui en sut un gré infini.

— Je vais, dit-il vous préparer un petit *boudoir*, où vous pourrez, tout à votre aise vous déshabiller.

— Comment ferez-vous ?

— Vous allez voir !

Ce disant il tendit une corde devant le lit de paille et sur cette corde suspendit des couvertures qui jouaient assez bien le rôle de paravent.

— Bravo ! dit-elle, voilà bien l'ingéniosité française, ou je ne m'y connais pas !

Elle disparut dans son *boudoir* et commença à se dévêtir. Elle frissonnait un peu, la pauvre, à voir ses blanches épaules exposées à la morsure de cet air lourd et humide, tout empuanti du relent que l'on sait.

Cependant Bonifer, semblable à une diligente ménagère, mettait de l'ordre dans le refuge et ne tardait pas à lui communiquer tout le confort qu'il était susceptible d'avoir. Irène, par la fente de ses tentures, le voyait tirer partie des moindres choses. Son éducation rigoureuse l'avait accoutumé à savoir se servir avec adresse ; de plus il était médecin, partant, industriel, habile à faire beaucoup avec rien.

Il ne laissait pas cependant, de songer à sa compagne et lui réclamait bientôt ses vêtements.

Un beau bras pur, d'une blancheur idéale, passa entre les couvertures, lui tendant ce qu'il demandait. Joseph rougit beaucoup et détourna vite les yeux de ce bras tentateur, tandis que dans une hâte un peu fébrile, il s'oc-



cupait à étendre, devant le petit poêle incandescent, les vêtements mouillés de la belle alpiniste.

Celle-ci, derrière ses couvertures faisait *brrrrou!* et réclamait quelque chose de chaud pour couvrir ses épaules. Il lui donna une troisième couverture et l'engagea à venir se réchauffer devant le feu.

Elle accourut, tout de suite, et rien n'était touchant comme de voir cette belle fille, quasi à l'état de nature. Ses cheveux alourdis par l'eau dont ils étaient imbibés, s'éroulaient sur ses épaules, et leur masse opulente tirait douloureusement en arrière sa tête toute petite. Elle semblait plus jeune encore, plus fillette avec son joli front coiffé à la chinoise, et l'ovale enchanteur de son frais visage s'enlevait, tout rose, sur le blancheur de son col découvert jusqu'à la naissance de la gorge. . . .

Elle s'assit, riant sans embarras, toute simple, tout cordiale.

— Supposez, dit-elle à Bonifer, extasié devant tant de charmes si ingénument dévoilés, supposez que je désire une femme de chambre pour dénatter et éponger mes cheveux. . . . où la trouverais-je, sinon en vous ? Vous voulez bien m'aider, dites ?

— Comment donc, mais avec plaisir ! fit le savant et il saisit à pleines mains ces beaux cheveux dorés, les tordit, ainsi qu'un somptueux écheveau de soie floche, puis il les frotta, les pressa dans une serviette et, enfin, les étalant comme un manteau royal, se mit à les agiter doucement devant le feu.

Peu à peu les anneaux d'or se formèrent, mille bouclettes se libérèrent, une auréole de rayons chauds et doux inonda le visage mutin d'Irène.

Joseph s'acquittait en conscience de ses fonctions ancillaires, tout occupé, en apparence, à agir vite et bien, mais au dedans de lui-même, par soudain et irrésistible entrainement des sens, il brûlait de baiser mille fois les ondes soyeuses de cette chevelure magnifique : oh ! y enfouir sa tête, la mordre à belles dents ! A belles dents ! . . .

La jeune fille, toute rêveuse, dans la tiédeur du feu, ne prêtait qu'une attention médiocre au manège de l'enflammé Bonifer ; cependant comme ses mains devenaient par trop entreprenantes, elle fit :

— Aie, aie ! vous me tirez trop ! mais ne remarqua pas le trouble des sa servante improvisée.

N'était-il pas médecin, ce compagnon serviable ? C'est-à-dire un bienfaiteur que l'on respecte instinctivement et dont on abuse toujours, malgré soi, avec tant d'égoïsme !

Ah ! s'il avait été beau, qu'elle différence ! Mais il était d'une laideur accomplie, avait dit Loys, et descendait de Gargantua par les tripes à la mode Caen.

La raillerie impitoyable de l'esthète nuisait beaucoup au pauvre Bonifer,



elle le coulait pour mieux dire. Serait-il jamais renfloué par la chaîne amoureuse ? Qui eût pu le pronostiquer !

Aux cris poussés par la belle, l'amoureux rentra dans sa coquille et abandonnant la chevelure d'Irène s'écria, afin de dissimuler sa confusion :

— Vos pieds sont-ils chauds ?

— Comme deux petits glaçons, fit-elle riant de bon cœur.

Aussitôt il s'agenouilla devant elle, saisit, en tremblant, une mince chemise, pour retirer un épais brodequin de montagne, puis il dépiauta les pe-tonés de leurs bas de soie blanche et resta ébahi, figé en une pose d'adoration, comme un bonze en prière, devant leur nudité troublante.

Elle ne voyait toujours pas, ou ne voulait pas voir le trouble grandissant de son compagnon. Jusqu'ici elle avait prêté si peu d'attention à ce soupirant modeste ! Les jeunes filles à grand succès ne s'occupent guère que des flirts de premier plan, tels que Loys da Silva, les autres, vil troupeau grossissant le nombre de la foule qui s'émerveille de loin, se débrouillent ensemble. Il faut une circonstance fortuite pour tirer l'un d'eux de l'ombre. Cette circonstance se produisait pour Bonifer : l'escapade dans la montagne. Durant de longues heures il serait le seul flirt de la Sirène. . . Malheureusement il ne saurait pas en profiter car, le plus souvent, c'est l'homme qui manque à l'occasion et non elle à lui.

Le savant, tout échauffé, le sang à la tête, fit sécher à son tour ses vêtements, tandis que sa compagne rentrait dans *le boudoir*, où elle remettait les siens, enfin secs.

Joseph profita de ce moment pour sortir du refuge : il étouffait et pensait que le grand air calmerait un peu sa surexcitation. Il s'assit sur une roche et se prit à regarder le panorama qui se déroulait autour de lui.

Spectacle sublime ! Le soleil, déjà couché illuminait encore un rideau de nuages, qu'il ourlait d'un trait sanglant. Sous la lueur empourprée qui filtrait de leur masse floconneuse, les neiges blafardes se mariaient de tons roux et les glaciers semblaient des émaux translucides. Une vapeur laiteuse, venant des vallées déjà plongées dans la nuit, montait, lente, vers la base des monts.

Au loin, le Cervin flamboyant en sa somptueuse robe de topaze brûlée, triomphait splendidement dans la clarté expirante.

Plaqué tout auprès de sa cime, un blanc névé, bosselé d'abîmes insondables, s'illuminait de merveilleuses flammes mauves. Tout autour, formant demi-cercle, une centaine de pics se dressaient farouches. C'étaient la Dent-Blanche, au sommet lilial, le Gabelhorn, le Rothhorn, aiguisé comme un fer de lance, les tours gothiques des Wischabélhørner, enfin le Mont-Rose, aux multiples aiguilles précipiteuses. Tout au loin, perdu dans les brumes, le groupe superbe de l'Oberland Bernois se devinait.



Bonifer, écrasé par ce spectacle grandiose, principalement pour lui, parisien, qui, en fait de montagnes, connaissait seulement le Mont-Valérien, Bonifer s'oubliait en sa contemplation, au point de ne plus sentir la morsure du froid et de la bise qui devenait piquant en diable.

Brusquement il sortit de son extase, au contact d'une petite main hardie qui se posait sur son épaule. A son oreille chantait la délicieuse voix de la Sirène, modulant la première phrase de l'air de Mathilde, dans Guillaume Tell, mais en y changeant toutefois quelques mots :

*Sombre névé désert triste et sauvage  
Je vous préfère aux splendeurs des palais  
C'est près d'Azor au milieu de l'orage  
Que mon cœur peut renaître à la paix*

## XV.

Un frisson secoua le corps de Bonifer à sentir l'étreinte de cette main de femme, comme à ouïr sa voix de caresse lui mettait les larmes aux yeux.

— Quel nerveux vous faites ! s'étonna Mademoiselle Staimbong. Me prenez vous pour une âme errante et chantante ?

Elle se penchait vers lui, car le vent d'orage soufflait déjà, Il sentit sur sa face la douceur d'un souffle tiède et pur : odeur de jeunesse, un peu fruitée, qui le troubla et le ravit au double titre d'homme et de médecin. Il songea que cette belle personne ignorait les affections dyspeptiques et en conçut une grande estime pour sa muqueuse stomacale intacte.

Irène disait toujours penchée à son oreille :

— La nuit devient morose, rentrons, voulez-vous, j'ai froid.

Mais lui, les yeux au ciel, cherchait la lune, voilée par d'épais nuages. Jusque là, elle l'avait assez peu intéressé, d'ailleurs, et voilà que soudain il se découvrait des trésors d'enthousiasme pour l'astre mort, au visage blafard.

Les amoureux de tous les temps ont rendu et rendront jusqu'à la consommation des siècles, un culte fervent à la pâle Sélène ; c'est en la contemplant seuls, ou deux à deux, que les amants sentent dit-on, avec une ardeur plus intense le délicieux et redoutable mal d'aimer.

— Pas une étoile ! soupirait Joseph, et nul espoir d'en voir cette nuit !

— En effet, dit-elle, l'orage approche nous devrions rentrer immédiatement.

— Oh ! voyez ! s'exclama Bonifer, le Cervin se couronne d'éclairs fauves ! Quelle lutte grandiose il va soutenir ! C'est le Titan, bravant la foudre de Jupiter ! Rien ne prouve qu'il soit vaincu. Que peut le feu du ciel contre son corps de granit ? Il disperse le fluide électrique et ne conserve à peine



de ses coups redoublés qu'une faible trace, un noir sillon vite effacé par la neige. Demeurons encore un moment ! Il n'est pas donné, tous les jours, aux civilisés que nous sommes, de voir un orage dans le montagne... J'aimerais, aussi, à noter les diverses colorations des éclairs et leurs diverses formes, sinueuses ou ramifiées ; ces formes varient à chaque décharge. Il est des éclairs longs de plusieurs lieues !

— Autant que cela ? fit-elle railleuse, c'est effrayant monsieur Bonifer !

— Avez-vous peur du tonnerre, Mademoiselle Irène ?

— Moi ?

Elle riait, méprisante et amusée.

— Me prenez-vous pour une femmelette ?

— Je n'aurais garde ! Vous m'avez prouvé le contraire ; c'est plutôt Loys et moi qui mériterions cette épithète peu flatteuse. . . .

— Oh ! vous non. . . vous pouvez vous tirer d'affaire. . . mais votre ami. . . Il est vrai que, tantôt, il était malade. . . Cette excuse en vaut une autre.

Bonifer haussa les épaules.

— Il s'est suggestionné lui-même, dit-il. Les ultra-sensitifs comme lui, sont sujets à des troubles de l'ordre le moins sérieux et le moins intéressant.

— C'est dommage, avoua-t-elle avec espièglerie. il est gentil ce garçon, amusant aussi et spirituel, et galant flirt.

Le savant ricana, mordu au cœur par un nouvel accès de jalousie inconsciente. Il se sentait devenu amer et débineux à l'excès, à ouïr les éloges si généreusement adressés à Loys par la Sirène.

Nul homme ne sait de quoi il est capable, scélératement parlant, avant que l'heure d'aimer n'ait sonné pour lui. Pour quelques rares privilégiés l'amour est exempt de jalousie. Qu'ils en remercient le ciel ! Ils ne connaîtront point les tempêtes d'une mer furieuse, féconde en naufrages. Bonifer qui, de sa vie, n'avait médité de son prochain, se sentit soudain gonflé de malveillance à l'endroit de son ami et sa critique se fit acerbe :

— Vous le trouvez amusant parce que vous le connaissez à peine ! . . . Si vous l'aviez pratiqué comme moi ! . . .

— Je l'ai assez vu pour le juger, de plus il est joli cavalier, Monsieur de Silva, murmura-t-elle taquine et contredisante.

— Joli ! Il faut le voir le matin, dans le « tub », au déballage ! C'est effrayant ce qu'il est joli ! siffla Bonifer.

— Comment ! perdrait-il son beau teint de camélia Blanc ?

— Le teint blanc n'est pas beau, gronda Joseph, il indique, en général, une constitution lamentable, quelque tare congénitale et transmissible : névrose polymorphe ou . . .

— Allons donc, ma pauvre horreur, mauvaise langue que vous êtes



pouffa Irène, votre ami se porte comme le Pont-Neuf! Il a le teint espagnol, cheveux de jais, teint crèmeux d'Andalou. . .

— Crèmeux ! coupa Azor. vous dites à merveille ! le teint de Loys git au fond d'un pot, d'un pot énorme, phénoménal, d'un pot d'une livre de cold-cream au blanc de baleine ! Si vous pouviez le voir, le malin, vous dis-je ! Il n'est pas blanc, son teint, il est verdâtre ! C'est alors que je songe au portrait que fit Voltaire de Madame Henriette de France.

— Voltaire peignait donc ? s'étonna la naïve enfant.

— Oui, supérieurement. . . à la plume ! « Madame, écrivit-il, n'avais jamais été saine ; on pouvait même dire qu'elle était pourrie ».

Les grands éclats de rire d'Irène partirent au nez du jaloux Bonifer, comme une volée de perdreaux.

— Ah ! Par exemple ! S'égayait la jeune fille, quand les hommes se mettent à débîner, ils nous dépassent de plusieurs longueurs de langue !... Et moi qui vous croyais unis comme l'ongle et la chair !..

Le savant, toujours sous l'empire de la jalousie, pasticha aussitôt le renoncement de Saint-Pierre. S'il n'alla pas à dire, avec serment : — Je ne connais point cet homme ! du moins avoua-t-il qu'un camarade de collège n'est pas un ami.

— Pourquoi donc habitez-vous la même chambre ? dit Irène.

— Hélas ! C'est lui qui l'a voulu... mais c'est moi qui paye !

— Il est sans fortune alors ?

— Je ne dis pas cela... Je n'en sais rien, pour mieux dire, il est parasite voilà ce que je sais positivement.

— Vous l'arrangez de la belle sorte, je ne vous savais pas aussi médisant, ma vilaine horreur !

— Comme vous prenez sa détense !

Ce cri où elle sentait enfin le grincement d'une jalousie exaspérée, lui dévoila l'amour qui palpitait auprès d'elle. Elle résolut de couper, dans sa racine, la passion naissante de cette amoureux peu troublant, qu'elle croyait plus épris de son opulence apparente que de sa propre personne.

— Je ne soutiens pas le moins du monde votre camarade, dit-elle, sans avoir l'air d'y toucher.... je m'intéressais à lui, le croyant pauvre.... Comme je n'ai point de fortune, nulle dot, tout être démuné d'argent me devient sympathique.

— Vous n'avez pas de dot ?

Le ton de Joseph marquait beaucoup de surprise, rien de plus.

— Non, dit-elle jubilant, pas ça, mon pauvre monsieur, !

Elle faisait claquer gentiment son ongle rose sous sa blanche quenotte.

— Mais le luxe qui vous entoure, ce voyage dispendieux ?



— On peut dépenser beaucoup d'argent et n'avoir pas le sou tout de même !

Cet étonnant aphorisme émerveilla Bonifer.

— Et comment cela, fit-il ?

— En boulottant tout ce que l'on gagne. Certes papa, avec ses chevaux, touche de bons bouts de galette, mais sitôt touchés, sitôt boulottés, comme je viens de vous le dire.

Elle frottait l'une contre l'autre ses jolies mains, d'un geste preste, qui faisait sourire son compagnon.

Il la contemplait dévotieusement, vague silhouette élancée fondant dans la brume et se taisait, afin de goûter mieux la douceur de la sentir si proche, là tout contre son épaule, tout contre...

Elle pensait :

-- Je viens de porter le coup de la mort à son amour à *fleur de peau* ! Maintenant il rumine sa déconvenue et cherche à faire demi-tour pour revenir vers la pure amitié. Allons tant mieux ! On pourra être de bons camarades. Vrai ! J'en suis bien aise, c'est un si brave garçon.

Comme il la regardait toujours intensément, elle lui dit en lui frappant sur l'épaule :

— C'est maintenant que vous ressemblez comme un frère à Azor, le stetter roux ; comme lui, votre poil flamboie et vos yeux contiennent tant de pure amitié.

— A défaut de teint blanc, bouda-t-il.

— Allons, rentrons !

— La nuit est si belle ! soupira-t-il, bien qu'elle fut détestable. Voyez tous les pics s'éteignent un à un.... Seul le Cervin luit, environné de flammes. Ces éclairs sont fort beaux, leurs étincelles font songer à une pluie de perséïdes.... cela trouble le cœur.... ne trouvez-vous pas, Mademoiselle Irène ?

Elle ne répondit rien et le tira plus fort par le bras.

-- Etes-vous donc fermée aux beautés de l'Alpe orageuse ? fit-il.

-- Oui, quand j'ai l'estomac creux ! Je meurs de faim et tombe de sommeil ! répondit-elle en l'entraînant de force.

Il regagnèrent le refuge, appuyés l'un à l'autre, car le vent les assaillait vigoureusement. Il passait en lourdes rafales secouant les volets mal clos de la cabane, tout en éparpillant dans la nuit humide, le froid glacial qu'il apportait des hautes cimes.

Dans l'abri, il faisait tiède et la soupe aux pois, préparée par les guides, fumait dans les assiettes. Les deux montagnards, la serviette sur le bras s'apprêtaient à servir leurs clients.

— Nous aurons, cette nuit, un temps de chien, dit le plus vieux.

— J'en ai peur pour demain également, avoua Joseph.

— Bah ! plaisanta Irène, à chaque jour suffit son mal ; en ce moment il n'y a qu'une chose sérieuse et qui compte : le dîner !

— A table, s'écria le savant, en offrant cérémonieusement son bras à sa belle compagne.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, tous deux affamés comme deux jouvenceaux.

ANTOINE ZARY

(à suivre)



---

---

# Carnet

## de l'Amateur

### Ephémérides rétrospectives de l'été 1921

(Juillet - Août - Septembre)

L'on sera peut-être intéressé de retrouver, par ordre de dates et sans considération pour leur importance objective, les principaux évènements de ces trois mois d'été. Les ironistes y trouveront-ils, comme les autres, matière à les satisfaire ?

*1er Juillet.* — La Délégation Officielle, ayant à sa tête Adly Pacha Yeghen, président du Conseil, quitte l'Égypte pour Londres. Elle a pour mission de rapporter au pays son indépendance complète. Tous les vœux devraient l'accompagner. Malheureusement la politique de parti s'est installée chez nous, et Saad Pacha Zaghloul a lancé l'anathème contre son rival. Dieu fasse que ce beau pays trouve la paix équitable qu'il mérite.

*2 Juillet.* — Décevant les immenses espérances fondées sur lui, Georges Carpentier est mis "knock-out" au quatrième "round" dans un "match" de boxe à Jersey-City, New-York, par Dempsey qui demeure ainsi champion du monde. Cet évènement sportif a pris les proportions d'un incident mondial d'un suprême intérêt. 92.000 personnes assistent à la "performance". Le "manager" fait 1.600.000 dollars de recettes. Dempsey, vainqueur, en reçoit 300.000; Carpentier, vaincu, 200.000. Des radios affolés annoncent au monde entier la

défaite de Carpentier ; des avions échevelés apportent à Paris les photos de la lutte ; le cinéma la reproduit dans toutes ses phases, y compris ce que l'Histoire appellera « le moment pénible » de Dempsey. MM. Raymond Poincaré et Charles Nordman relatent complaisamment l'évènement dans leurs chroniques de la *Revue des deux Mondes*. L'armistice de 1918 donna moins d'émotion.

Il est heureux que gentiment Madame Georges Carpentier ait pu déclarer aux "reporters" parisiens désemparés : "Il ne faudrait pas considérer la défaite de Georges comme un désastre national".

15 Juillet. — Sa Sainteté Benoît XV reçoit en audience solennelle au Vatican, S. A. I. Hiro-Hito, prince héritier du Japon. Cet évènement remarquable n'est cependant pas sans précédent, puisque Gui Gaultier rapporte, dans ses chroniques du seizième siècle, que quatre fils du Soleil Levant, dont deux princes du sang, arrivèrent à Rome le 22 Mars 1585, en ambassade officielle auprès du pape Grégoire XIII. Leur voyage avait duré trois ans et un mois. Ils furent reçus par Sa Sainteté en consistoire Public, et leur séjour à Rome se prolongea deux mois.

4 Août. — Les funérailles du grand ténor italien Caruso ont lieu à Naples avec une pompe impressionnante. Elles affectent le caractère d'obsèques nationales. C'est qu'il est infiniment de façons d'honorer son pays.

6 Août. — Le président de la République Française reçoit, à midi, au château de Rambouillet, en audience publique, S.E. Mgr. Bonaventura Ceretti, archevêque de Corinthe, qui lui remet les lettres du Souverain Pontife l'accréditant en qualité de nonce. Cet évènement consacre la reprise des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la France. Le geste énergique de M. Briand, chef du gouvernement, passant outre à la décision d'ajournement qu'avait prise à ce sujet la commission sénatoriale du Sénat, fera date dans l'histoire diplomatique de notre époque. Les puissants de ce monde reprennent conscience des grandes forces morales.

16 Août. — Alors que le gouvernement Britannique a consenti à entrer en pourparlers quasi-officiels avec les représentants de la Répu-



blique Irlandaise, une trêve ayant été conclue entre les Sinn-Feiners et les forces gouvernementales, l'assemblée irlandaise du *Dail Eireann* se réunit publiquement pour la première fois à Dublin, dans la grande salle ronde de Mansion House. Il faut espérer que cette fois l'accord pourra se faire entre anglais et irlandais.

23 Août. — L'émir Feïssal, fils cadet de Hussein Malek du Hedjaz, est proclamé, à Bagdad, roi de l'Irak, avec l'approbation de la Grande-Bretagne, puissance mandataire. Le nouveau roi de Mésopotamie a ainsi obtenu la couronne qui lui avait été refusée en Syrie. S'il ne se laisse guider que par ses sentiments personnels, pacifiques et détachés, il pourra faire le meilleur roi du monde, et même, pour ses voisins, le plus accommodant. Mais que Dieu le préserve des courtisans et de leur influence haineuse ! S'il est vrai, comme nous avons eu l'honneur de le lui entendre dire, qu'il adore la tranquillité et soupire après la paix, souhaitons qu'à l'avenir il ne laisse rien aux soins de son entourage, — même pas celui de préparer ses discours.

26 Août. — Vers midi, Mathias Erzberger, ancien ministre des Finances d'Allemagne, est assassiné par des ennemis politiques, dans la Forêt Noire où il excursionnait. Fougueux pangermaniste avant et pendant la guerre, il s'était déclaré partisan, après la défaite, d'une politique de loyauté et de réalisme. C'est dans la stricte observation du traité de Versailles, pour l'extérieur, et une large politique de libéralisme, pour l'intérieur, qu'il mettait le salut de l'Allemagne. Les pangermanistes revanchards ne pouvaient lui pardonner un tel programme. Prévoyant qu'Erzberger prendrait à la rentrée la direction du parti catholique qui est en ce moment le plus influent au Reichstag, les hobe-reaux prussiens ont préféré le supprimer.

28 Août. — Les Alexandrins en masse accourent avec joie à l'inauguration de la Pelote basque. L'évènement est pour eux d'aussi grande importance que le départ de la Délégation ou la reprise des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la France. — Un nouveau moyen de risquer son argent au moment où les courses vont cesser.

1<sup>er</sup> Septembre. — A Carlsbad, aujourd'hui Karlovary Vary, s'ouvre le XII<sup>e</sup> Congrès Sioniste. M. Weizmann prononce le discours



d'ouverture en hébreu. M. Clark, ministre d'Angleterre à Prague, a apporté le patronage de la Grande-Bretagne. Ce congrès est le premier après celui de 1913. Les délégués sionistes sont 550, de toutes nationalités, et représentent plus d'un million de juifs disséminés dans le monde entier.

3 Septembre. — Dernières courses de la saison à Sporting Club Ramleh, *Consolation Handicap*. Les habitués, mélancoliquement, jouent leurs dernières inspirations. En attendant la saison d'hiver pour laquelle les "tuyaux" circulent déjà sous le manteau.

10 Septembre. — Après Douglas Fairbanks et Mary Pickford, voici Charlie Chaplin en Europe. Il débarque le 9 à Southampton où il est reçu par les autorités de la ville. L'arrivée à Londres s'effectue dans du délire. La police doit défendre le Ritz contre la foule assaillante. La presse s'occupe longuement de l'évènement. Elle décrit le costume, le chapeau, la chemise de "l'auguste visiteur". C'est le "semainier" de l'Illustration qui s'exprime ainsi. Et très plaisamment le "semainier" ajoute : "Ce Juvénal transatlantique accomplit un voyage d'études... Il porte avec majesté, sur ses frêles épaules, le fardeau de ses responsabilités de psychologue... Alors, il faudrait s'entendre. Recevrons-nous un génial bouffon, un souverain en visite ou un intellectuel en mission ? Il est très important de fixer ce détail, car tout le protocole de la cérémonie d'arrivée en dépend. Dans les deux premières hypothèses, nous pouvons adopter les solennelles manifestations anglaises, les discours, les fleurs, les banquets, les cortèges. Mais si notre hôte n'est qu'un philosophe, éteignons nos lampions et rentrons chez nous. Il est sans exemple qu'un "as" de la pensée ait trouvé, en débarquant, un orphéon sur le quai de la gare".

14 Septembre. — Le sixième centenaire de la mort de Dante Alighieri est célébrée dans le monde entier. Par décret royal, le 14 septembre 1921 est déclaré jour de fête nationale en Italie. A l'assemblée de la Ligue des Nations, à Genève, des discours sont prononcés. Le génie supprime les frontières.

19 Septembre. — Sur l'invitation de Saad Pacha Zaghoul, M. Swan et quatre de ses amis du Parlement Britannique arrivent en Egypte



pour y enquêter. La réception qui leur est faite est enthousiaste. Au Caire notamment, où ils arrivent le 21, les Zaghloulistes leur font une ovation qui rappelle celle qui fut faite à Zaghloul Pacha lui-même rentrant d'Europe. M. Swan fait le parcours de la gare à la maison du Raïs tenant un drapeau égyptien qu'on lui a installé dans la main droite. L'accord semble parfait entre la Grande Bretagne et l'Égypte. La foule joyeuse, et qui saisit à peu près, dit que Zaghloul l'a emporté sur Adly. Mais en attendant les députés travaillistes sont repartis et la Délégation officielle a repris ses travaux à Londres. Une politique de réalisme aurait peut-être moins "boycotté" Lord Milner qui pouvait tant et moins choyé M. Swan qui n'en peut mais.

21 *Septembre.* — La famine en Russie continue à sévir. La faillite du régime bolchéviste est patente. L'on se serait même passé de cette démonstration énergique. Il est vrai que Lénine et ses amis prétendent attribuer ce désastre sans précédent à une suite de "phénomènes naturels". Mais nous savons que ce n'est pas le sens des réalités et la loyauté qui les étouffent. En attendant, comme le héros de Hugo, les alliés se sont dit : donnons-leur tout de même à manger. S'adressant à l'Assemblée de la Société des Nations à Genève S.S. Benoit XV les adjure en ces termes : « Les nouvelles qui nous arrivent de Russie sont toujours plus graves ; la misère est si grande que seuls les efforts concordants des peuples et de leurs gouvernements pourront la soulager. Nous nous adressons aux représentants de tous les Etats réunis à Genève et faisons un très chaleureux appel à leur sentiment d'humanité et de fraternité afin qu'ils veuillent bien prendre des mesures promptes en faveur du malheureux peuple russe ».

23 *Septembre.* — Une épouvantable catastrophe en Allemagne : une explosion sans précédent détruit la majeure partie des usines d'Oppau de la Badische Anilin und Soda Fabrik, près de Ludwigs-haffen. Des dégâts ont été constatés dans un rayon de 90 kilomètres : c'est dire la violence inouïe de l'explosion. Une immense usine, plusieurs villages détruits, 2.500 blessés et 600 morts d'après les premières estimations. Le 25 Septembre, les condoléances officielles des alliés ont été présentées au Président Ebert par le Général français de Metz.



28 Septembre. — Un incendie se déclare à 7 h. 15 dans les Magasins du "Printemps" à Paris. La nouvelle aile est presque entièrement détruite : elle venait à peine d'être achevée. Aucun accident de personne. — Déjà le 9 mars 1881, un incendie avait détruit les anciens magasins du "Printemps" : l'histoire se renouvelle.

L'histoire se renouvelle ? C'est qu'alors nous verrons un jour ces éphémérides redevenir d'actualité. Les assassinats, les incendies, les explosions ; les luttes des peuples pour plus de liberté ; les haines de race ; les commémorations de héros, de génies ; les famines ; les exploits mondiaux d'athlètes ou de comédiens ; les expériences sociales et politiques, mais tout cela n'est que la trame même de l'histoire ! Efforts éphémères des hommes, coordonnés par la loi éternelle de l'immutabilité du fond du caractère humain !

## du Politicien

— La Délégation officielle égyptienne, présidée par Adly Pacha Yeghen, a repris, à Londres, après une courte interruption, les pourparlers avec le gouvernement Britannique en vue d'aboutir à un accord conférant à l'Egypte son indépendance.

Les nouvelles qui nous arrivent de ces négociations au moment de mettre sous presse ne sont pas assez précises pour que nous en puissions déduire un résultat d'ensemble déterminé. Néanmoins, il semble bien que l'Egypte obtienne la majeure partie de ses revendications : l'abolition du protectorat et son remplacement par un traité d'alliance permanente ; la limitation de l'occupation à certains points stratégiques nécessaires aux communications britanniques ; le droit de représentation à l'extérieur ; la suppression des postes de conseillers aux ministères avec le maintien des tribunaux mixtes, des capitulations et de la commission de la dette. Nous ne pouvons qu'espérer ardemment la réalisation immédiate des vœux de l'Egypte.



— Les Notables syriens et libanais d'Égypte ont dernièrement adressé au Président de la Ligue des Nations le télégramme suivant :

• Nous soussignés, Syriens et Libanais d'Égypte, soucieux d'éviter tout malentendu et en présence des manœuvres du prétendu "Congrès Syrien" de Genève dont le Président a été créé dernièrement Emir par le Roi du Hedjaz, nous nous permettons de vous signaler que ni le Président du dit groupement, ni aucun de ses collaborateurs, n'ont jamais été mandatés par notre Colonie pour la représenter à quelque titre que ce soit, auprès de la Ligue des Nations ou de toute autre Autorité constituée ».

Le Président du dit Congrès, retour de Genève, a déclaré par la voie de la presse qu'une telle protestation l'étonnait, car lui et ses collaborateurs n'ont jamais prétendu représenter la Syrie, mais un simple parti et par le mot « Congrès » ils n'ont jamais voulu dire délégation.

D'où il résulte tout de même que l'appellation de « Congrès Syrien » aurait dû être évitée.

## de l'Agriculteur

Nous avons reçu une brochure intitulée: «Le Trempage des Semences. Une expérience de culture de blé. 216×1. Par M. Matteo Casoria, expert-agronome».

Les expériences du spécialiste distingué et consciencieux qu'est M. Casoria intéresseront vivement tous ceux qui s'occupent d'agriculture, et en Égypte ils sont légion.

Ce n'est pas le lieu d'analyser en détail le travail de M. Casoria. Mais une simple indication en montrera l'énorme importance. En Égypte, le rendement de l'ensemencement en blé est de 12×1, c'est à dire que sur de très bons terrains, 8 kélehs (ou 3/4 d'ardeb) de semences donnent une récolte de 8 ardebs ; la moyenne est même inférieure, car elle n'est que de 8×1. Or, le système préconisé par M. Casoria aboutirait à un rendement de 216×1, soit 27 fois supérieur. En effet, grâce à ce système les mêmes 8 kélehs de semences devraient donner 144 ardebs. En d'autres termes avec 1 kéleh de semences par feddan, on obtiendrait 18 ardebs de blé, ce qui représente un résultat



réellement merveilleux. Tel est, pour le lecteur profane, le sens de la brochure de M. Casoria.

Comme nous le félicitons, ce dernier a bien voulu nous communiquer la minute d'une note complémentaire qui va être publiée sur le même sujet dans le prochain numéro du « Bulletin de l'Union des Agriculteurs d'Egypte ». M. Casoria avait annoncé dans son premier travail qu'il avait entrepris l'expérience par laquelle il comptait vérifier son système. C'est le résultat de cette expérience que cette fois-ci il apporte loyalement à ses lecteurs. Le principe est acquis si le succès n'a été que partiel. Un vent très violent survenu immédiatement après l'arrosage est venu, à contre-temps, troubler le cours de l'expérience. Mais nonobstant cela, alors qu'il s'agissait d'un terrain ne pouvant donner par les moyens ordinaires qu'un maximum de 4 ardebs, M. Casoria en a obtenu 12. Et cela sans compter les autres avantages importants du système : économie de la moitié du fumier et économie des  $\frac{2}{3}$  de la semence.

Un demi million d'ardebs de blé gagnés par an ; un million et demi de livres égyptiennes !

## de l'Archéologue

### **Une heureuse initiative de M<sup>me</sup> Devonshire**

Notre distinguée collaboratrice, M<sup>me</sup> R. L. Devonshire, vient de prendre une très heureuse initiative. Elle organise des conférences — promenades qui consisteront en visites aux monuments avec explications historiques, archéologiques et artistiques. Ces explications seront données en anglais ou en français indifféremment. Chaque promenade pourra durer de 2 à 3 heures et le but en sera choisi par le groupe de visiteurs. Ces conférences-promenades contribueront beaucoup à la vulgarisation des trésors d'art Médiéval que contient le Caire.

Nous sommes convaincus que beaucoup de nos lecteurs sauront profiter de l'occasion pour mieux connaître leur ville et employer avec intérêt les heures exquises que nous apporte notre hiver. \*

---

\* Pour tous détails supplémentaires et tous renseignements, s'adresser soit à la Revue soit à M<sup>me</sup> Devonshire elle-même à Maadi.



## du Chroniqueur

— Nous avons le plaisir d'enregistrer le mariage célébré à Bruxelles, en l'Eglise de la Trinité, le 25 Octobre, de Mademoiselle Agnès Van den Bosch, fille de Madame Van den Bosch et de Monsieur Firmin Van den Bosch, Procureur Général près les Juridictions Mixtes d'Egypte, avec Monsieur Jean Hendrickx, architecte, croix de guerre.

— Nous avons également le plaisir d'enregistrer les fiançailles de Monsieur Raymond Eid, fils du Docteur et de Madame Alfred Eid, avec Mademoiselle Christiane Raimon, fille de M. et M<sup>me</sup> Raimon, de Paris. Le mariage devait être célébré à Paris le 26 Octobre. Mais il a dû être remis en Novembre pour permettre au Docteur Eid, qui vient de subir avec succès une grave opération, d'y assister. Le mariage sera béni par S.E. le Cardinal Dubois, archevêque de Paris.

— Dans son prochain numéro, la Revue du Monde Egyptien publiera le second article de M<sup>me</sup> R.L. Devonshire de la série « Promenades au Caire » : il aura pour sujet « *L'Université d'El-Azhar* ».

## TABLE DES MATIÈRES





# TABLE DES MATIÈRES

(*Décembre 1920 — Novembre 1921*)

**Tome I. — Nos 1 à 12**



## **Littérature, Critique**

	Pages
HENRI THUILE. — La poésie arabe et la nuit égyptienne...	73
RAYMOND CHIDIAC. — "Pierre Loti".....	83 et 134
K. M. — La Djahilyyat.....	153 et 235
K. M. — La poésie arabe pendant la Djahilyyat.....	675 et 715
D <sup>r</sup> PAUL-VALENTIN. — Molière et les médecins de son temps.....	308
RAYMOND SCHEMEIL. — "Madame Juliette Adam".....	363 et 538
RAYMOND SCHEMEIL. — En marge des Revues. ....	250
FILIPPO CRISPOLTI. — Per la celebrazione cattolica del centenario Dantesco.....	597
MARIUS SCHEMEIL. — Un homme et un livre.....	219
R. FRANCIS. — Some reviews reviewed. ....	314
HECTOR KLAT. — Critique des idées et des livres.....	388
A. SÉZARY. — Le mouvement littéraire.....	182, 415, 573 et 728

## **Histoire, Sciences, Art**

K. A. C. CRESWELL. — "Max Van Berchen".....	410
M <sup>me</sup> R. L. DEVONSHIRE. — Quelques traditions archéologiques.....	566
M <sup>me</sup> R. L. DEVONSHIRE. — La mosqué d'Ibn Touloun...	743
J. LAMMENS. — La vie universitaire à Beyrouth sous les romains et le bas-empire.....	643
D <sup>r</sup> N. GEORGIADES. — Chronique scientifique : Les virus filtrants et microbes de sortie.....	425
HENRI MUNIER. — Bonaparte en Egypte. Hier et aujourd'hui.	763

## **Sociologie, Morale, Philosophie**

HYGIN. — Société des Nations.....	15
-----------------------------------	----



	Pages
HYGIN. — L'abolition de la guerre. ....	131
D <sup>r</sup> PAUL-VALENTIN. — L'état mental des toxicomanes et les paradis artificiels. ....	18 et 60
M <sup>me</sup> E. JERAMEC. — Le rôle de la femme. ....	291
HUSSEIN ALI EL RIFAI. — La chasse aux mendiants disqualifiés. ....	377
R. G. MICKLAM. — Music, mathematics and man. ....	9 et 66
R. G. MICKLAM. — The mystery of time. ....	162 et 299
RAYMOND SCHEMEIL. — L'idée de sacrifice et son rôle dans la vie morale. ....	28 et 142

### Droit, Economie politique

M. N. SHAKOUR PACHA. — La culture cotonnière (colonies françaises et pays d'influence). ....	98, 178 et 259
M. N. SHAKOUR PACHA. — Les chemins de fer en Syrie et leur développement. ....	327
ABDEL AZIZ FAHMY. — Les projets de loi pour la reconsti- tution des tribunaux mixtes. ....	437
CAMILLE EDDÉ. — La civilisation méditerranéenne et le Droit en Syrie. ....	576

### Voyages, Souvenirs, Etudes de Mœurs

HENRI THUILE. — Le Mokattam. ....	25
VICTORIA ARCHAROUNI. — Impressions de Jérusalem. ....	402, 591 et 766
FIRMIN VAN DEN BOSCH. — Impressions d'Athènes. ....	430
ELIE SIDAWY. — La Mouldé d'Abou Guerg. ....	146 et 225
ELIE SIDAWY. — Les foires ou mouldés de l'Islam. ....	382, 523, 691 et 749

### Poésies

PRINCE HAYDAR FAZIL. — La forge poétique. ....	35
»    »    »    — Au sommeil. ....	36
»    »    »    — Les sourires. ....	172
»    »    »    — Les larmes. ....	173
MOHAMED KHOURCHID BEY. — Au Sphinx. ....	37
«    »    »    — Elle. ....	175
MARIUS SCHEMEIL. — Le feu sacré. ....	38

	Pages
PIERRE LADOUÉ. — L'adoration des bergers.....	58
HECTOR KLAT. — A l'enfant de la crèche.....	91
» » — Atavisme.....	169
» » — Elégie.....	247
» » — Stances d'adieu.....	398
Cap. M. DU BLED. — L'éventail blanc.....	92
» » » — Gravure.....	762
ELIE TYAN. — Elle.....	93
» » — La chambre d'amour.....	244
» » — La libanaise.....	399
ANDRÉ CORBIER. — Vœu.....	94
» » — Dialogue.....	245
» » — La loi.....	306
» » — Au loup de Vigny.....	551
RAPHAEL SORIANO. — Nuit d'Egypte.....	95
» » — Médaillon.....	246
J. F. MITCHELL. — To Egypt.....	96
GASTON PICHOT. — Lumière.....	174
» » — La gloire.....	761
AR. GIL. — Défi.....	174
HERMAN DAD. — La bonne fée.....	176
» » — Khamsin.....	550
NELSON MORPURGO. — Canto del minareto.....	177
MOHAMED KHAIRY. — Dououreux souvenirs.....	305
» » — Soir d'Orient.....	552
A. C. GÉRONIMO. — Le vieux boudoir.....	307
GEORGES CATTAOULI. — Lève-toi Pentaour.....	396
GASTON BERTHÉY. — Deuil.....	401
HENRI THUÏLE. — Petits poèmes amoureux.....	667
FOUAD ABOU KHATEK. — Nous rêvions.....	708
RENÉ TASSO. — Les cavales.....	759

### Variétés

Notre Programme.....	1
JOSÉ CANERI. — Sur le seuil.....	6



	Pages
» — Tablettes de cire.....	76
CAMILLE EDDÉ. — Discours de fondation de l'Association Libano-Syrienne des anciens élèves des écoles supé- rieures .....	266
Carnet.....	44, 116, 191, 270, 342, 496, 619, 689, 734 et 780

### Roman

ANTOINE ZARY. — L'amour sur les Cimes... 39, 107, 185, 254, 319, 418, 553, 669, 709 et 770
---

FIN DU TOME I.

## du Collectionneur

Nous apprenons qu'au cours du mois de Décembre, sera mise en vente, durant quelques jours, au Shepheard's Hotel, l'intéressante collection de gravures, lithographies, eaux-fortes, tailles-douces etc. ayant appartenu au regretté R. L. Devonshire. Peu de personnes au Caire savaient qu'il collectionnait; il avait réuni cependant de fort jolies pièces: de vieilles gravures françaises, des gravures originales du célèbre Turner par le peintre lui-même, etc. On est plutôt habitué au Caire aux peintures à l'huile et à l'aquarelle, et une exposition de gravures intéressera sans doute les amateurs d'art, d'autant plus qu'un assez grand nombre d'entre elles, nous dit-on, seront vendues à des prix très modérés.

## de Morums

Rien de plus affolant pour un homme du monde que l'approche de la saison d'hiver. C'est qu'en effet les mondains n'ont d'autre but et d'autre pensée que de faire bonne figure dans les soirées où ils seront invités. Mais la question pécuniaire aussi les préoccupe grandement. Par ces temps de vie chère et de crise, on regarde à deux fois avant de faire un achat quelconque.

Morums a songé à tout cela, et nos élégants pourront dormir sur leurs deux oreilles. Car on trouve dans ses grands magasins les dernières nouveautés d'hiver. Les modèles sont tous du dernier chic et sont offerts à des prix défiant toute concurrence.

C'est la meilleure façon de plaire à la clientèle et Morums compte sur elle pour apprécier les sacrifices qu'il fait et la qualité de sa marchandise.

Ce sera pour lui la meilleure récompense.



GRANDS MAGASINS  
**CHEMLA Frères**

Avenue Boulac. — LE CAIRE

---

MAISON DE CONFIANCE

Vendant le meilleur marché de toute l'Égypte

---

**Les meilleurs assortiments**

**Les plus bas prix - - - -**

Maison d'achat à Paris : 8, Faubourg Poissonnière

---

**REVUE DU MONDE EGYPTIEN**

(Review of the Egyptian World)

Paraît tous les mois

MARIUS SCHEMEIL BEY, DIRECTEUR.

8, Rue Cheikh Aboul-Sebaa. — LE CAIRE.

---

*La correspondance doit être adressée au Directeur, de même que les mandats et valeurs.*

ABONNEMENTS :

Un an.....	P.T. 100
Six mois.....	» 55
Prix du numéro.....	» 10

*Etranger : port en plus*

Reproduction et traduction des œuvres publiées par la Revue interdites pour tous pays. Les manuscrits ne sont pas rendus.

---